

## La basse-ville, une histoire de bruit

Marie-Renée Lavoie

Numéro 151, automne 2008

Québec vue par...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lavoie, M.-R. (2008). La basse-ville, une histoire de bruit. *Québec français*, (151), 53-54.

# LA BASSE-VILLE, UNE HISTOIRE DE BRUIT

PAR MARIE-RENÉE LAVOIE\*

**L**a basse-ville, c'est en bas, en plongeant depuis la haute-ville. Par bateau c'est plus court : vous traversez le port, vous contournez l'usine à papier qui change de nom à l'occasion – sans jamais cesser de diffuser partout cette bonne odeur de jambon brûlé –, vous faites quelques pas de danse dans l'entrelacs des rails de chemins de fer, et c'est là. À partir de là, il faut écouter. La basse-ville, c'est une histoire de bruit.

Au petit matin, on marche dans les quartiers de la basse-ville un peu comme on entre dans un hôtel de luxe : il y a des mains discrètes derrière chaque porte qui tirent ou poussent selon l'orientation des gonds mais qui, pour ne pas se prêter inlassablement à ce jeu, en fixent l'ouverture pour la journée. On vole ainsi à l'air ambiant ce qui semble être une longueur de balcon, mais qui est plutôt l'illusion d'une maison avec cour intérieure et jardin privé. Et chacun des petits théâtres ainsi créés libère quantité de bruits familiers de grille-pain qui éjectent des *toasts*, de miettes d'histoires de familles, de vaisselle qu'on cogne, lave, empile, échappe, de cris d'enfants, de petites moyennes grosses engueulades, de téléviseurs qui parviennent à se tailler, à force de crescendo entêtés, une voix au tonitruant chapitre de ce quartier qui vit toujours, en l'oubliant quelques fois, un peu dans la rue.

Il en résulte que c'est dans ce coin de Limoilou, sans doute, qu'il est le plus facile d'emprunter une tasse de sucre à une voisine. On se pointe la tête dehors, on répertorie d'un coup d'œil furtif les têtes susceptibles de perdre une tasse de quelque chose sans broncher, et on y va d'un cri bien senti pour vérifier la disponibilité de la denrée souhaitée. Puis on dépêche le petit dernier qui va, clopin-clopant, de sa petite voix de chanteur de chorale édenté, faire fondre le cœur de Madame Chose pour un carré de beurre.

C'est d'ailleurs de cette marmaille grouillante qu'est formé le véritable cœur de ces quartiers tapageurs. Elle joue et se chamaille à l'ombre des balcons avant d'aller se perdre dans les ruelles où les grands, jamais tout à fait débarrassés de leurs passions de jeunesse, se bricolent des petites autos grandeur nature. Les enfants serpentent à travers les tas de ferraille entassée au fond, là-bas, où ça ne dérange personne, carcasses bien vite disséquées, découpées, boulonnées, poncées, soudées sous le regard fasciné des gamins qui assistent au déploiement de cet art unique qui ramène à la Beauté des pièces d'acier déchues. Dans la tête de tous ces petits curieux de ruelles qu'on chasse sans conviction à coup de va-donc-jouer-ailleurs s'imprime en couleurs toute la féerie mécanique qui régit le monde intérieur des automobiles.



© marlandova (www.flickr.com)



Le voisinage a beau jurer et en appeler de tous les saints pendant les tests qui précèdent le lancement d'un engin savamment bricolé, c'est un joyeux rassemblement sur les trottoirs, le jour de la sortie officielle, pour voir enfin l'auto mordre l'asphalte et s'arracher à cette inertie de plusieurs semaines. On attendait impatiemment, ça se voit toujours au soin qu'on met dans son habillement pour descendre dans la rue. Mais on a beau y croire chaque fois très fort, les artistes sont rarement récompensés : le monstre décolle dans une pétarade de caoutchouc et de *garnotte*, plonge la rue dans un décor de feu de forêt, gronde comme une armée en déroute et expire quelques coins de rues plus loin dans une explosion-requiem de pièces métalliques en boulons majeurs qui marque une mort évidemment annoncée et, vu l'insupportable vacarme qui s'éteint avec elle, presque souhaitée.

Un hommage fait de « ah !, ouf !, dommage..., ben coudonc ! » s'élève de partout, tient la note un instant et retombe en un murmure dans le froissement des spectateurs qui retournent à leur train-train, un peu déçus. C'est tout à coup l'affaire de tout le monde. On se jette des coups d'œil complices ; il y en aura d'autres. Ça marchera, c'est sûr. La prochaine fois.

Entre les aller-retour à l'école que font les grands pendant la journée, les trottoirs sont visités par d'étranges automates qui marchent sans arrêt en rabâchant à mi-voix, mélodies toutes en demi-tons, de très anciennes discussions qu'ils ont tenues autrefois avec des gens qui n'appartenaient pas forcément, à cette époque, au système de santé. On les voit se tordre les mains, rire, pleurer, et se crêper le chignon avec des ennemis imaginaires qu'ils n'en finissent plus, en misérables Sisyphe, de terrasser. La désinstitutionnalisation n'est pas là-bas un mot rêvé par les cruciverbistes, mais une faune perdue à qui on commande de marcher sans fin pour tromper cette part de peur et de solitude que les médicaments ne peuvent engourdir tout à fait. En attendant de comprendre, les enfants s'amuse bien du vieux Matusalem qui ramasse les meilleures gommes laissées par les passants, de l'Astronaute qui se frappe la tête au plafond de l'autobus, victime de l'apesanteur qui sévit sur son organisme, et de Marie-Madeleine, la pauvre, qui pleure tout son soûl en marchant jusqu'au dépanneur du coin pour le premier des quelque trente cafés qui rythment son quotidien, elle qui n'arrête ses lamentations que pour serrer ses lèvres sur le rebord du verre cartonné qu'elle mâche mécaniquement.

Mais ce ne sont pas vraiment des fous, malgré ce qu'on pourrait croire ; tout le monde connaît bien ici la part que le malheur joue dans leur histoire. Ce sont des poupées de porcelaine qui sillonnent le décor sur la tranche intérieure du trottoir, pour ne pas déranger, pour ne pas remuer les déesses endormies. On en retrouve parfois qui se sont fracassées, par quelque néfaste fortune, et qui gisent affalées au coin d'une rue, le cœur éclaté par un trop-plein de vide.

Les quartiers les plus choyés de la basse-ville peuvent compter sur le secours d'un chaman, espèce de grand-père converti à la sagesse, un peu par la force des choses, et qui distribue généreusement ses bons conseils selon les besoins. On met peu de temps à le repérer : il trône généralement sur une chaise de cuvette, installé dans une allée de garage ou un stationnement, ressemble à s'y méprendre à un Père Noël à la barbe caramélisée par l'usure du temps et porte en guise de couronne, histoire de se prémunir contre les intempéries, une casquette des Nordiques, parfois

des Expos. Ainsi, les mères en mal d'une solution « naturelle » pour soigner les mille maux dont la vie les accable peuvent s'en remettre à la chimie de Monsieur Roger, par exemple, d'inspiration très culinaire – un art fait de beurrées à la moutarde, de gros gin chauffé, d'ail, de feuilles de choux, de lait bouilli, etc. – pour faire disparaître les rougeurs, les crampes au ventre, les orgelets, les fièvres jaune, bleue, verte, et les taches sur les vêtements. Une fois l'autorité du chaman bien assise, les enfants décident souvent par eux-mêmes de le consulter, sachant par avance que c'est ce que leur mère leur conseillera de faire.

Pendant la belle saison, le soir venu, tout le quartier prend d'assaut les balcons, ces petites loges qui font de la rue une scène où se jouent les mille petites tragi-comédies dont tout un chacun se fait à la fois le spectateur et le comédien. On s'assoit pêle-mêle, sur les chaises, les rambardes, les marches, et tout le monde vit là les derniers moments de la journée dans une proximité qui eût été intolérable en plein jour. Les mères appellent les petits qui roupètent et rechignent, parce que le sommeil n'est pas encore pour eux ce bonheur qu'il deviendra un jour. Ils remballent tout de même leurs guerres inachevées et se joignent à cette réunion où ils comptent bien se faire oublier, quelque part entre deux chaises, pour veiller, eux aussi. Ce n'est jamais bien difficile, tout est si noir. La présence des voisins ne se devine, de tous côtés, et pour l'oreille familière, qu'à l'entrechoquement des bouteilles qui ponctue la rumeur feutrée des conversations de notes cristallines. On comprendrait le sourd qui, passant par là, se croirait seul.

Il y a bien une petite excitation qui se lève depuis la porte de garage ouverte des Saint-Pierre, où les hommes s'entassent pour commenter l'un des matchs de saison, mais elle est aussitôt étouffée par le calme qui s'impose. La pire racaille des chats de gouttière peut se disputer le territoire à coups de plaintes stridentes sans émouvoir qui que ce soit. Ce sont des histoires qui ne nous concernent plus.

Le charme de la basse-ville est tout entier durant ces veillées qui revêtent la douceur des soirées aux bougies et rappellent la magie des pannes d'électricité. Dans cette intimité, la symphonie urbaine qui suinte de partout ne déboule plus en cascades, à cette heure, dans le dédale des rues bétonnées, mais semble capable de monter, délestée désormais de sa lourde cacophonie du jour.

Bientôt les portes sont rappelées par les mêmes mains, celles du matin, qui disparaissent derrière les battants où vont mourir, emprisonnés, les bruits qui grugent encore un peu, incorrigibles gourmands, la part du silence.

\* \* \*

C'est de cette basse-ville que je rêve souvent quand l'ennui me tenaille. Mais c'est facile de la ranimer, il me suffit d'écouter. Je ferme les yeux et j'envoie quelques enfants sur mon tapis de mémoire, un Astronaute, une Marie-Madeleine, je plante un châssis de voiture autour de laquelle s'animent aussitôt maîtres et apprentis dans des chassés-croisés étourdissants, je libère quelques chats, un vieux chaman et l'affaire s'arrange ; la musique se recrée et je retourne aussitôt là-bas, assise sur la première marche de l'escalier, comme autrefois, et je ressens ce même réconfort, cette même chaleur qui me dit à quel point ce quartier m'habite encore. □

\* Professeure de littérature au Cégep de Saint-Jérôme